

UNIVERSITE

LYON II

ch 8903

T 101

IPSE suene
de l'educat

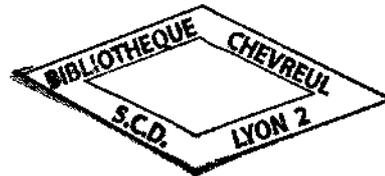
LES CHOIX PROFESSIONNELS

DES FILLES :

EVOLUTION ET EDUCABILITE ?

ETUDE DE CAS

DANS LA REGION RHONE-ALPES



Simone TABOUREL

Conseillère d'Orientation - C.I.O.

Annecy (Haute-Savoie)

THESE

présentée pour le

DOCTORAT DE 3^e CYCLE

EN SCIENCES DE L'EDUCATION

sous la direction de M. MANIFICAT 63

Directeur de Recherches à l'Université Lyon II

1983

P L A N D' E N S E M B L E

0	- INTRODUCTION GENERALE	5
01	- POSITION DU PROBLEME	10
02	- MOTIVATIONS PERSONNELLES	12
03	- PROBLEMATIQUE	14
I	- <u>LA SCOLARITE FEMININE</u>	18
1.1.	- Les données de base démographiques	19
1.1.1.	- La pyramide des âges	19
1.1.2.	- Le taux de féminité	19
1.2.	- Les effectifs par sexe, âge, et niveau	20
1.2.1.	- Les effectifs féminins dans l'enseignement du 1er degré	20
1.2.2.	- Les effectifs féminins dans les établissements publics et privés du 2nd degré	22
1.2.3.	- Les effectifs féminins dans l'ensemble de l'enseignement du 2nd degré, public et privé	23
1.3.	- Comportement par âge et niveau dans l'enseignement du second degré	25
1.3.1.	- La part des filles dans l'enseignement du 1er cycle	25
1.3.1.1.	- Dans l'enseignement public	25
1.3.1.2.	- Dans l'enseignement privé	26
1.3.1.3.	- Dans les C.P.P.N., C.P.A. et C.E.P.	27
1.3.2.	- Les effectifs du second cycle technique court et long	29
1.3.2.1.	- Comportement dans l'enseignement public	29
1.3.2.2.	- Comportement dans l'enseignement privé	30

1.3.3. - Les comportements féminins dans l'enseignement du 2nd cycle long	32
1.4. - La réussite aux examens	35
1.4.1. - La réussite en fin de 1er cycle : le B.E.P.	35
1.4.2. - Les résultats des examens de l'enseignement technique court	36
1.4.2.1. - Au niveau des C.A.P.	36
1.4.2.2. - Au niveau des B.E.P.	37
1.4.3. - Les résultats donnant accès à l'enseignement supérieur	38
1.4.3.1. - Le baccalauréat général	39
1.4.3.2. - Le baccalauréat de technicien	41
1.4.3.3. - Le brevet de technicien	42
1.5. - L'enseignement supérieur	42
1.6. - Conclusion	43
II - <u>LE TRAVAIL FÉMININ</u>	50
2.1. - L'activité féminine, un fait irréversible	51
2.2. - Les handicaps du travail féminin, un fait persistant	52
2.2.1. - Disparités salariales	52
2.2.2. - Moindre qualification	54
2.2.3. - Déclassification par rapport au niveau de formation	57
2.2.4. - Précarité plus élevée du travail féminin	60
2.2.5. - Conditions de travail souvent plus difficiles	63

2.3. - Les secteurs caractéristiques de l'activité féminine	67
2.3.1. - Le secteur ouvrier	67
2.3.2. - Le secteur employé	68
2.3.3. - Les personnels de service	72
2.3.4. - Les femmes cadres moyens	73
2.3.5. - Les femmes dans les professions libérales et cadres supérieurs	75
2.3.6. - Conclusion	78
2.4. - Le travail féminin dans la région Rhône-Alpes	79
2.4.1. - Augmentation des effectifs salariés et du nombre des actifs	79
2.4.1.1. - Féminisation des effectifs	79
2.4.1.2. - Accroissement des effectifs	80
2.4.2. - Fragilité des emplois et chômage	81
2.5. - Conclusion	83
III - <u>ANALYSE DE CONTENU DES DEUX NUMEROS DE LA REVUE "AVENIRS"</u>	87
3.1. - But et méthode de l'analyse de contenu	89
3.2. - Méthodologie de l'analyse de contenu des deux numéros de la revue "Avenirs"	91
3.3. - Revue "Avenirs" - "Les carrières féminines", avril - mai 1965	94
3.3.1. - Ensemble I - "La nature" féminine	95
3.3.1.1. - Thème : Vocation, innéité des dons, apostolat	95
3.3.1.2. - Thème : Prédestination des métiers féminins	98

3.3.1.3.	- Thème : Féminité associée à l'idée de mariage et maternité	101
3.3.1.4.	- Thème : Féminité : incompatible avec la prise de responsabilités	105
3.3.1.5.	- Thème : Séduction nécessaire pour certains métiers	109
3.3.1.6.	- Thème : Travail qui convient bien aux femmes	113
3.3.2.	- Ensemble II - Les faits de culture	119
3.3.2.1.	- Thème : Accès possible aux différentes professions	119
3.3.2.2.	- Thème : Dévalorisation du travail féminin	122
3.3.2.3.	- Thème : Incompatibilité du travail des femmes avec la vie familiale	125
3.3.2.4.	- Thème : Travail des femmes complémentaire de celui de l'homme	129
3.3.2.5.	- Thème : Opposition masculine	133
3.3.2.6.	- Thème : Supériorité professionnelle masculine	139
3.3.3.	- Commentaires	142
3.3.4.	- Conclusion	151
3.4.	- Revue "Avenirs" de 1975 - "Faire carrière au féminin"	154
3.4.1.	- Constat d'une situation	156
3.4.1.1.	- Thème : Travail féminin : travail peu valorisé	156
3.4.1.2.	- Thème : Misogynie	161
3.4.1.3.	- Thème : Travail féminin concurrentiel du travail masculin	171
3.4.1.4.	- Thème : Sexisme et discrimination	175
3.4.1.5.	- Thème : Handicap et surenchère de difficulté	183
3.4.1.6.	- Thème : Changements et améliorations nécessaires	189

4.3.1.5. - Les métiers cités	290
4.3.1.6. - Les réactions face aux stéréotypes	293
4.3.2. - Conclusion	297
4.4. - Les jeunes filles dans les établissements de formation peu "féminins"	302
4.4.1. - Objectifs et méthode	302
4.4.2. - Analyse des résultats	304
4.4.2.1. - Les motivations	304
4.4.2.2. - L'adaptation	308
4.4.2.3. - Les attitudes et les comportements	311
4.4.2.4. - Les études, le travail, les débouchés	314
4.4.3. - Discussion - commentaires	320
4.4.4. - Conclusion	326
4.5. - Les femmes dans l'exercice de métiers peu "féminins"	330
4.5.1. - Objectifs et méthode	330
4.5.2. - Analyse des résultats	331
4.5.2.1. - L'activité professionnelle	331
4.5.2.2. - L'exercice du rôle "naturel" traditionnel : épouse et mère	346
4.5.2.3. - L'image de soi	354
4.5.3. - Discussion - commentaires	359
4.5.4. - Conclusion	364

4.6. - Les conseillers d'orientation : opinions face au problème	367
4.6.1. - Objectifs et méthode	367
4.6.2. - Les résultats de l'enquête	369
4.6.2.1. - Conscience du problème	369
4.6.2.2. - Evaluation de l'influence	372
4.6.2.3. - Attitudes face au changement et solutions proposées	375
4.6.3. - Discussion - commentaires	381
4.6.4. - Conclusion	384
V - <u>QUELLE EVOLUTION ET QUELLE EDUCABILITE ?</u>	389
5.1. - Des raisons d'ordre économique ?	393
5.2. - Des raisons d'ordre idéologique ?	412
VI - <u>CONCLUSION</u>	428

V - QUELLE EVOLUTION ET QUELLE EDUCABILITE ?

Arrivé à ce stade de notre étude, il nous semble nécessaire de faire le point par rapport à la problématique de départ, car toutes ces recherches ne prennent sens que si elles permettent non seulement d'aboutir à des constats, même plus éclairants, sur des situations précises, mais aussi d'apporter, avec quelque profit, une possibilité de réponse, et par là-même, d'appréciation personnelle, aux questions relatives à l'évolution et l'éducabilité des choix professionnels féminins.

Ces choix professionnels doivent donc, pour être convenablement appréciés, être appréhendés à la fois dans leur nature et leur spécificité. A cet égard nous avons essayé de montrer les faits suivants :

- La scolarité des filles s'inscrit dans un projet pédagogique pensé sur le versant masculin de l'humanité ^{ayant} pour référence la société industrielle; l'école doit former au travail ... les garçons d'abord, et même si les filles réussissent relativement bien dans ce système, elles se retrouvent prioritairement et majoritairement dans des sections "féminines". La répartition des effectifs scolaires dans les formations générales puis professionnelles est marquée par la division sexuelle du travail.

- En conséquence de cette situation, l'insertion professionnelle des jeunes filles et des femmes s'effectue avec un certain nombre de handicaps : concentration élevée de leurs emplois dans des professions ou secteurs bien spécifiques et caractérisés par les faits suivants : moindre valorisation, moindre salaire et chômage plus fréquent, les femmes jeunes et les moins qualifiées étant plus particulièrement concernées par cette situation.

- Ces constats établis, l'analyse de contenu des deux revues "Avenirs" de 1965 et 1975, nous a alors permis d'établir, en tant que cadres conceptuels, une modélisation du travail féminin, sous deux formes différentes :

1) - Un modèle "reproductif" affirmant aux jeunes filles qu'elles peuvent certes, exercer un métier, mais dans des secteurs "traditionnellement" féminins, et à condition qu'elles aient le souci d'assurer également leur rôle d'épouse et de mère.

2) - Un modèle "féministe-élitiste", en réponse à une opposition masculine manifeste confirmant aux jeunes filles aussi bien les difficultés qu'elles doivent vaincre que les qualités dont elles doivent faire preuve, lorsqu'elles sortent précisément des métiers "traditionnellement" féminins".

- A partir de là, la confrontation entre le domaine théorique (par les modèles) et la réalité du terrain (par la saisie des représentations), fait apparaître les choix très conformistes des jeunes filles en classe de troisième et de terminale, majoritairement soucieuses de choisir un métier sauvegardant féminité et rôle maternel, si bien que l'obsolescence du modèle "reproductif" ne semble pas évidente.

- En ce qui concerne par contre les jeunes filles qui suivent une formation dans des secteurs peu féminins, elles rencontrent certes, surtout au début, un certain nombre de difficultés à la fois d'ordre technique et relationnel, si bien que toutes celles qui "résistent" ont le sentiment de faire quelque chose d'un peu hors du commun, d'être un peu une "élite", par accès aux valeurs détenues par le groupe majoritaire des garçons. Elles tiennent malgré tout à affirmer que leur féminité, par le biais de leur futur rôle maternel, n'est en rien entamée par une formation à connotation masculine.

- Quant aux femmes déjà insérées professionnellement, elles connaissent fréquemment de véritables difficultés pour se faire admettre dans un monde professionnel masculin, peu favorable à leur arrivée. Elles doivent donc "se battre" pour s'y maintenir, et en ce sens, le modèle "féministe-élitiste" conserve toute son actualité et sa validité, sauf à avoir "évacué" la fonction maternelle qui reste, à notre avis, une donnée fondamentale pour de nombreuses femmes avec sa dimension inhérente (?) de culpabilité.

- Si l'on considère aussi bien le niveau de la formation que celui de la profession, ce précédent contexte ne concerne en fait qu'une minorité de jeunes filles et de femmes. A cet égard, les conseillers d'orientation restent confrontés à une demande, de la part des filles, qui s'exprime de façon très nette en faveur des métiers traditionnels : le modèle "reproductif" conserve une forte prévalence sur le modèle "féministe-élitiste", traduction au féminin du travail au masculin. Dans ces conditions, les conseillers qui souhaiteraient éventuellement faire évoluer cet état de fait, prendraient le risque de se heurter à une très forte résistance des "mentalités" : toute action d'éducabilité des choix professionnels apparaît hors de leur portée directe et immédiate.

Or, ce sont précisément ces notions d'évolution et d'éducabilité qui nous préoccupent ici, entendues aussi bien comme un processus de changement et de progrès que comme transformation d'un individu par acquisition de nouveaux savoirs et de nouvelles données, destinés à favoriser son développement et visant également à son intégration dans la société.

A cet égard, nous sommes donc amenés à nous interroger par rapport à cette problématique de l'éducabilité des choix professionnels féminins.

Si l'on se
~~En ce~~ reportant en effet aux évaluations et bilans précédemment effectués, ces choix féminins paraissent peu adaptés aux débouchés, l'écart entre les choix professionnels exprimés par les filles et la structure des emplois existants restant, semble-t-il, important ; il paraît donc évident que la proportion des métiers de l'enseignement, des carrières para-médicales et des "services aux autres" est trop élevée par rapport aux besoins économiques réels.

A cet égard, deux types d'argumentation peuvent être alors développés : faudrait-il prévoir des actions éducatives afin de modifier ces choix pour faire consentir à une nécessité d'ordre économique, ce qui irait dans un sens plus conforme aux besoins du marché de l'emploi ? Ou bien faudrait-il corriger ces choix pour des raisons de type philosophique, par élargissement de la représentation de soi et de la notion même de féminité ?

Autrement dit, deux raisons majeures seraient éventuellement susceptibles de faire évoluer les jeunes filles dans leurs choix professionnels ; l'une pour motifs de type économique, utilitariste, l'autre en fonction d'une autre vision, d'une autre doctrine de la féminité.

Voyons dans les deux cas quels sont les processus sous-jacents sur lesquels il faudrait éventuellement intervenir.

5 - 1 - DES RAISONS D'ORDRE ECONOMIQUE ?

En théorie, des mesures pourraient être prévues qui apporteraient des aménagements au décalage constaté entre les désirs exprimés et les emplois existants. Il s'agirait en effet de mettre en oeuvre, dès l'âge scolaire, un système rigoureux de sélection et d'orientation, qui tiendrait davantage compte des besoins de la société, que des désirs individuels. Ces mesures supposeraient d'une part une connaissance très précise des besoins économiques à prévoir à moyen et court terme, au sein d'un système économique qui devrait donc être davantage planifié, et dont les objectifs ne seraient pas forcément la rentabilité à tout prix.

Cela supposerait d'autre part, qu'au moment de l'entrée dans la vie active, des offres d'emplois existent réellement pour satisfaire aux demandes exprimées, chacun ayant l'assurance de se voir proposer une activité correspondant à l'apprentissage ou à la formation précédemment acquise.

Ces dispositions rappellent incontestablement un modèle de type économie dirigée, telle qu'on la trouve dans les pays de l'Est où l'admission dans les établissements d'enseignement supérieur et d'enseignement secondaire spécialisé se fait par concours, "en fonction des débouchés recensés, des prévisions, des tendances de l'évolution, des capacités d'accueil ... Avant la fin des études, une commission des nominations convoque les élèves sortants pour un entretien. "De préférence avec leur assentiment", elle nomme les jeunes spécialistes à un emploi, dans une entreprise où se déroulera le dernier stage de l'élève". (1)

(1) - CHAUDAGNE H. - Aperçu sur l'orientation professionnelle en U.R.S.S. - in l'Orientation Scolaire et Professionnelle - n° 4 - 1976 - p. 395-396.

Or, il est intéressant de remarquer que, même dans ces conditions, l'objectif d'une orientation professionnelle conforme aux besoins économiques, qui devrait être théoriquement atteint par le fonctionnement de l'institution dans sa globalité, est en réalité loin d'être pleinement satisfaisant.

"Dans l'optique de développement, l'orientation a été considérée sous l'angle socio-économique : celui de la formation de producteurs instruits et conscients, plus que sous l'angle de l'épanouissement de la personne. Ce semble être, aujourd'hui encore, la visée dominante, et le fait d'avoir négligé de traiter une telle question en se plaçant aussi à l'échelle des individus est une des causes de l'ampleur que prennent les problèmes d'orientation dans ce pays", alors que les "générations manifestent, avec des capacités plus grandes, des besoins nouveaux : le besoin pour chacun de disposer d'une information plus ample et non choisie, de pouvoir penser et même tout repenser par soi-même, de décider librement de ses choix..." (1)

Il apparaît dès lors bien naïf de penser qu'il existe une harmonie préétablie entre les désirs individuels et les contraintes socio-économiques : "Partout où les désirs peuvent s'exprimer, ce sont les emplois les moins qualifiés, les tâches les plus dures ou les plus répétitives qui sont le moins recherchées, même si l'on s'efforce de montrer que l'accomplissement de ces tâches est une contribution décisive au triomphe de l'idéologie "vraie"..." (2)

Si bien que lorsque l'on repose le problème spécifique des choix professionnels en général dans un pays comme le nôtre, on est amené à formuler une objection majeure : il existe une incompatibilité de "nature" entre, d'une part un système économique, basé sur la rentabilité et l'efficacité, qui impose de satisfaire aux exigences de la productivité par le jeu féroce de la concurrence qui affecte autant le marché des biens que celui du travail, et d'autre part des pratiques très dirigistes relatives aux choix professionnels tant masculins que féminins. Dans l'optique du libéralisme, c'est à chacun "de tenter sa chance", quitte ensuite à

(1) - Idem - p. 410

(2) - RENCHLIN M. - Interrogations sur l'orientation - op. cité - p. 9

revenir à des formations peu désirées au départ et pour lesquelles les jeunes se laisseront "le plus souvent orienter avec une certaine indifférence ou un profond sentiment d'injustice, vers les emplois qu'ils jugent sans intérêt, à moins d'avoir été subtilement conditionnés à ces orientations par le système éducatif et ses procédures d'affectation..." (1)

Pour préciser encore les choses, il serait parfaitement irrecevable, déontologiquement parlant, que l'on intervienne de manière très dirigiste que sur les choix professionnels des filles, pour qu'elles consentent davantage à une nécessité d'ordre économique. Par contre, des incitations peuvent être largement utilisées, notamment par l'intermédiaire des médias, pour leur faire prendre conscience d'un tel problème. Ce qui est effectivement fait depuis quelques années, à l'instigation des services ministériels des "Droits de la femme", notamment par de petits films publicitaires à la télévision, sans pouvoir évaluer quel peut être l'impact à plus ou moins long terme.

Car en réalité on se trouve confronté à une double complexité, celle de la situation économique d'une part et celle des choix professionnels féminins d'autre part, ce qui nécessite une analyse plus approfondie de la question.

En effet, la logique du système d'économie libérale qui fonctionne à plein dans les périodes de forte croissance, permet de résorber une grande part de la main d'oeuvre disponible, mais connaît en période de crise, des tensions importantes dues au climat d'insécurité et aux risques du chômage ou de faillite qui frappent brutalement les uns ou les autres...

Or, les femmes font plus que les hommes les frais de cette précarité de l'emploi pour des raisons qui tiennent précisément, nous l'avons vu, à leur manque de qualification ou à l'inadéquation entre leur formation professionnelle et les besoins exprimés ici et maintenant, de l'économie du marché.

(1) • LATREILLE G. - Op. cit. p. 372

Mais s'il est idéologiquement fortement souhaitable que cette dernière situation soit modifiée, il est économiquement difficile à l'heure actuelle, de pouvoir y répondre de façon satisfaisante étant donné qu'une demande

quantitativement plus importante risquerait vraisemblablement d'augmenter encore les difficultés économiques qui sévissent à cet égard depuis quelques années.

Des exemples précis peuvent être cités à cet égard qui illustrent bien la complexité du problème.

Les exigences de la production et les fluctuations de la conjoncture ont incité à divers moments les responsables de l'économie à considérer la population féminine inactive comme une réserve de main d'oeuvre disponible, à laquelle il convient de recourir ; peu importe alors l'état des structures et des attitudes, il n'existe pas d'autre considération que l'efficacité. Ainsi les femmes sont-elles venues, par nécessité économique, remplacer les hommes à leurs postes de travail au cours des périodes de conflits mondiaux. Elles ont donc pu faire directement l'expérience du travail au masculin et ont montré à cet égard qu'elles pouvaient prendre la relève des hommes et faire tourner la machine économique dans des conditions difficiles, alors que l'effort de guerre exigeait une participation accrue de tous (1). Pour amener un nombre de plus en plus important de femmes à travailler, divers systèmes d'aménagement du travail furent également inventés : décentralisation du travail à domicile, facilités d'horaires... Ainsi donc lorsqu'un pays a besoin de la main d'oeuvre féminine, l'ingéniosité humaine découvre des accommodements et aucun travail ne paraît incompatible avec ces éléments de la "féminité" dont on use en temps normal pour écarter les femmes d'un certain nombre d'activités.

Mais précisément ces aménagements ont servi de prétexte pour dévaloriser le travail des femmes et les payer à un moindre salaire, ainsi que l'explique fort bien Y. KIBBIELER: "Bien qu'Albert THOMAS, socialiste lui-même, l'ait hautement

(1) - SULLEROT E. - Histoire et sociologie du Travail Féminin - Op. cit.

proclamé, le principe "A travail égal, salaire égal" n'a été appliqué nulle part. On ne pouvait pourtant plus invoquer le prétexte du salaire d'appoint puisque les mères ouvrières, privées de mari par la mobilisation, étaient devenues chefs de famille, la loi les reconnaissant tutrices de leurs enfants. Alors on avait invoqué la sous-qualification des femmes. Les patrons se prétendaient obligés d'adapter leur matériel à cette incompétence, et ces frais justifiaient à leurs yeux une réduction des salaires féminins, ce qu'Albert THOMAS finit par admettre. Les syndicalistes les plus hostiles reprochaient en outre aux ouvrières de chasser les hommes au front en prenant leur place, de faire durer la guerre en fabriquant des munitions, de se laisser enlever leurs enfants. Recrues de fatigue et de reproches, comment auraient-elles résisté à l'injonction de Louis LOUCHEUR, ministre de l'Armement, qui, l'Armistice à peine signé, les presse de rentrer chez elles sans indemnité pour accueillir ceux qui vont regénir et qui ont tant souffert, et pour leur laisser la place.

Bien loin d'avoir changé les mentalités traditionnelles à propos du travail des femmes comme on l'a dit quelquefois, la guerre de 1914-1918 les a plutôt renforcées, crispées même dans leur refus." (1)

Mais un certain nombre d'entre elles avaient acquis une formation et une qualification, un goût du travail également, auxquels elles refusèrent de renoncer. Bien des femmes, que la mobilisation de leur mari avaient contraintes à trouver une activité rémunérée, ne sont pas retournées volontiers à la maison. Beaucoup d'infirmières militaires notamment sont devenues infirmières civiles. (2)

Cet exemple d'adaptation momentanée de l'activité féminine aux besoins économiques est significative à un double registre : sur le plan idéologique d'une part, tant est resté puissamment ancré le dogme de la femme au foyer, et sur un plan économique d'autre part, tant les femmes sont redoutées comme des concurrentes

(1) - KNIBIEHLER Y. et FOUQUET C. - L'histoire des mères du Moyen Age à nos jours. Editions Montalba - 1980 - p. 308 - 309

(2) - Idem - p. 325

qu'il faut éliminer par tous les arguments possibles lorsque leur activité n'est plus considérée comme nécessaire aux besoins économiques du pays.

Or, si l'on pousse un peu plus loin l'analyse qu'est-ce qu'il s'agit fondamentalement de modifier ? Autrement dit, qu'est-ce qu'une meilleure adaptation de l'activité féminine aux besoins économiques remettrait-elle profondément en question, en empiétant sur les activités masculines ?

C'est le modèle du travail masculin de l'homme blanc, occidental, inséré dans un système économique de type capitalisme libéral. C'est précisément cette notion, notamment dans sa dimension historique, qu'il s'agit d'appréhender ici pour mieux comprendre tout l'enjeu d'un changement visant à une meilleure adaptation des choix féminins.

Cette conception même de "travail" tel que nous le connaissons dans notre univers industriel d'économie capitaliste libérale avec ses principes de rendement, d'efficacité, de compétition, de performance, de concurrence, mais aussi de réalisation de soi, de libération et d'épanouissement, toutes choses qui nous semblent absolument normales et naturelles, est une notion relativement récente, qui s'est forgée avec le démarrage, au XVIème siècle, du capitalisme et de la grande industrie. On connaît "L'Ethique Protestante" de Max WEBER (1) qui explique la création de l'esprit capitaliste par la prédominance accordée à l'accumulation. Puisque le travail, qui permet cette accumulation y est considéré comme la valeur suprême, le loisir qui le nie, est condamné, l'oisiveté étant assimilée au péché.

Or, il suffit de se rappeler quel profond mépris la "haute société" de l'époque de Louis XIV portait encore au travail en général, suite à une tradition aristocratique humiliant les petites gens et les bourgeois, tandis que ces derniers cherchaient à leur tour à atteindre le niveau de la noblesse, tout en jetant le discrédit sur les artisans et les paysans, désormais abaissés dans leurs conditions d'existence et dans l'estime publique (2).

(1) - WEBER Max - L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme - Plon 1964 - Collection Recherches en sciences humaines.

(2) - BARRET F. Histoire du travail - P.U.F. - Collection Que sais-je - 1960 - p. 45 à 47

Antérieurement à cette période, il faut également rappeler tout le rôle économique du servage, à l'époque de la féodalité basée elle-même sur les vestiges de l'esclavage antique.

En fait, la position de la Grèce antique, vis à vis de "l'activité" en général, est fort révélatrice à cet égard, ainsi que le souligne E. BORNEMAN :

"L'homme libre gagnait sa liberté à la pointe de l'épée, le maniement des armes étaient le seul travail qu'il dût accomplir... La pratique de l'esclavage n'était donc pas considérée comme un mal nécessaire, mais tout au contraire comme une question d'honneur puisqu'elle libérait l'homme noble du travail déshonorant. Les "pillards des villes" n'avaient pas seulement le droit de réduire les autres en esclavage, ils en avaient le devoir. Ainsi, le Grec de la classe dominante concevait sa mission sur la terre comme la domination des êtres inférieurs, ceux qui étaient naturellement privés de liberté, autrement dit les femmes, les esclaves et les non-Grecs". (1)

Tout se serait donc passé comme si la classe culturellement dominante à l'époque de la Grèce antique avait de toute pièce créé une éthique justifiant précisément ce rejet du travail, entendu comme effort physique (y compris dans le domaine artistique), par opposition à la pensée créatrice, seule forme reconnue anoblissante de l'activité humaine, ce qu'a remarquablement analysé J.P. VERNANT :

"Dans l'action, l'homme agit pour soi, il ne "produit" rien d'extérieur à sa propre activité. Le domaine de la "praxis" exclut toutes les opérations techniques des professionnels... Aussi, l'activité de l'artisan apparaît comme une soumission à un ordre étranger à la nature humaine, comme pure contrainte et servitude".

Dès lors, cette conception du travail aura pour conséquence la répartition des tâches, ce qui se concrétisera par la justification et l'amplification de l'esclavage, ainsi que par l'opposition biologique de l'homme et de la femme dont XENOPHON défend la théorie :

- (1) - BORNEMAN E. - Le patriacat - P.U.F. Perspectives critiques- 1979 - p. 225
- (2) - VERNANT J.P. - Travail et nature dans la Grèce antique - in Le Travail, les métiers, l'emploi - P.U.F. 1955 - p. 37

"Dès le principe, la divinité a adapté la nature de la femme aux travaux et soins de l'intérieur, celle de l'homme à ceux du dehors". (1)

Aristote fait également la théorie d'une autre opposition aussi fondamentale et non moins "naturelle" :

"Les occupations libres exigent prudence et réflexion, les travaux serviles des qualités passives d'obéissance...". Si bien, ajoute l'auteur, non sans humour : "On comprend que les artisans manquent de vertu virile : comme les femmes, ils travaillent "à l'intérieur"... (2).

Ainsi, le travail fut-il pendant des siècles, et jusqu'au Moyen Age, en vertu de l'héritage de l'Antiquité et de la malédiction de la Genèse, un acte méprisé, une pénitence et rien d'autre. Ce n'est que peu à peu, notamment par l'apport de tout le courant idéologique de la Réforme, que la réhabilitation du travail s'est lentement poursuivie, pour aboutir au XIXème siècle à l'idée de la souveraineté du travail, après quelques soubresauts idéologiques de protestation :

"Au XVIIIème siècle, alors que les Encyclopédistes décident d'aller interroger les artisans sur leur travail, les Physiocrates, persuadés que seule la terre donne un "produit net", qualifient les travailleurs de l'industrie et du commerce de "classe stérile".

Au siècle suivant, les socialistes entreprennent une totale réhabilitation de l'idée du travail... Le travail, aujourd'hui fardeau, deviendra une joie, apportant à chacun une plénitude de satisfaction sans qu'il soit besoin de salaire...

Le renversement est complet : du Travail-déchéance, du Travail-souillure, du Travail-malédiction, au Travail source de joie... Le travail paraît alors appelé à devenir le principe de la civilisation socialiste comme la liberté le fut de la civilisation bourgeoise et capitaliste..."(3)

(1) et (2) - Cité dans l'article de J.P. VERNANT - Idem p. 37

(3) - LEFRANC G. - Histoire du travail et des travailleurs - Flammarion 1975 - p. 10 - 11

Mais si le travail était devenu non pas une des valeurs, mais la "valeur suprême", autour de laquelle tout doit être pensé, cette idée concerne en fait le travail de l'homme, car il en est tout autrement de l'activité des femmes qui pendant des siècles sont restées "à l'intérieur", assurant par un travail artisanal de production et de transformation la subsistance de la famille : cette activité domestique n'était pas, économiquement parlant, marginale, et il ne s'agissait pas seulement d'une "présence" au foyer. On épousait en effet une jeune fille (en dehors de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie) parce qu'aucune maison, aucune ferme ne pouvaient se passer de l'incessante activité d'une femme. Mais cette besogne qu'elle abattait à "l'intérieur" ou à proximité de son foyer pour des travaux agricoles, en "produisant" des biens, n'a pas spécialement été valorisée par la société.

Bien entendu, cette analyse néglige toutes gradations historiques, sociales ou psychologiques, et sans aucun doute pourrait-on mettre en évidence des variations importantes au sein des différentes classes sociales, que ce soit la paysannerie, la classe ouvrière ou la bourgeoisie, au sein desquelles se développaient divers sous-ensembles où ni les valeurs, ni les rôles n'étaient tout à fait identiques.

Mais un fait reste certain : que les femmes produisent à la maison, à la boutique, dans l'atelier familial ou aux champs, c'était toujours sous le regard du mari et comme la chèvre de Mr. SEGUIN, attachées peut-être par une longue corde, mais attachées tout de même, et pour des tâches à elles réservées..

Or, à partir du moment où la production est devenue un domaine masculin, le rôle producteur de la femme n'a cessé de diminuer alors que cette même activité de production a acquis, en passant aux mains des hommes, toutes ses lettres de noblesse.

Mais à l'intérieur même de cette société qui se perçoit comme orientée par le travail, la vieille dichotomie masculin-supérieur, féminin-inférieur, subsiste dans la répartition des tâches, en même temps que s'effectue un changement de sens

tout à fait significatif quant aux activités effectuées par l'un et l'autre sexe :

"Comme toujours, le rôle valorisé par la société revient à l'homme; du temps où les femmes étaient productrices, produire n'était guère apprécié, voire méprisé. Aujourd'hui, produire et gagner de l'argent est une valeur noble". (1)

Corrélativement à cette accapARATION masculine des secteurs de production, une nouvelle éthique va se dégager qui affirmera la valeur intrinsèque du travail dans un premier temps, consacrant l'effort et le sacrifice, pour arriver ensuite à cette notion de "valorisation de soi" par et dans le travail, dimension affective particulièrement glorifiée au cours du XIXème siècle, comme s'il fallait encore surenchéris de manière moralisante sur le sens du travail, alors que le plus profond mépris sévissait à l'égard des personnes, hommes, femmes et enfants qui peinaient dans le labeur des ateliers et manufactures.

"Le travail n'a jamais été autant exalté qu'à l'époque où il présentait au plus haut degré, les tares que les philosophes de l'Antiquité lui avaient reprochées". (2)

En somme, l'activité productive qui n'avait, aux yeux des anciens, aucune valeur de soi, fut et reste encore perçue comme signifiante, ce changement de sens devant entraîner des bouleversements fondamentaux, tant économiques que culturels, dont nous sommes les héritiers, avec toutefois quelques indices significatifs de désacralisation qui se manifestent à partir du milieu du XXème siècle.

"Le travail est atteint dans son prestige même, notamment chez les jeunes, par la vague contestataire qui, sensible dès le début de 1960, s'est brusquement enflée en 1968. Est-il vraiment nécessaire de travailler autant ? L'obsession de la productivité, la hantise du niveau de vie ne doivent-elles pas cesser d'être tyranniques ? Ne faut-il pas se soucier davantage de la qualité de la vie ? Aspirations vagues, souvent contradictoires qui ne sauraient cependant masquer un fait essentiel : l'homme a de plus en plus le sentiment

(1) - SULLEROT E. - Droit de regard - Gonthier 1970 - p. 132

(2) - LEFRANC G. - Essai sur les problèmes socialistes et syndicaux - Petite bibliothèque Payot - 1970 - p. 28

qu'il ne se réalise pas dans le travail, mais hors du travail. Dans la conscience populaire, l'idée du travail est, elle aussi, réduite à la défensive". (†)

Car cette valorisation du travail en lui-même et cette valorisation de soi par le travail sont circonscrits à un certain nombre de conditions, notamment lorsque peuvent s'investir des capacités que l'on possède, lorsqu'il y a adéquation entre les savoir-faire (manuels et/ou intellectuels) que l'on a acquis et ceux que requiert l'activité professionnelle, et lorsqu'on est parvenu à mener une tâche à sa fin, en triomphant des difficultés rencontrées éventuellement.

Or, devant l'insignifiance prise par certaines formes d'organisation du travail au cours du procès de production, comment penser qu'un accomplissement de soi puisse être trouvé si le modèle taylorien, dans ses formes traditionnelles ou plus "adaptées", continue de prévaloir et d'imposer ses cadences ? Il arrive malgré tout, tant la force persuasive d'une idéologie développe de puissance, que même des personnes accomplissant des tâches très parcellisées trouvent pourtant des "biais" permettant de vivre leur tâche de façon valorisante.

"Sans doute tout est possible, et E.C. HUGUES a montré de manière très vivante comment, même ceux qui, sont au bas de l'échelle sociale, sont confinés dans les tâches les plus humbles et le "sale boulot" dont personne ne veut, arrivent parfois à donner une signification à ces activités et à se structurer un rôle, ou au moins une position de juge, non prévue par ceux qui ont construit l'organigramme de l'entreprise ! Mais nous savons par ailleurs que la majorité de ceux qui sont réduits aux tâches d'exécution parcellaires et discontinues, ne pouvant plus se percevoir que comme appendices et bouche-trous de la machine, se retirent ou s'évadent d'une situation aussi intolérable qu'absurde. On ne s'étonne pas qu'une femme codificatrice, manutentionnaire ou O.S. dans l'électronique se perçoive plus volontiers dans son rôle familial (ou de militante) qu'à partir de centaines de milliers de gestes sans signification qui lui sont imposés à son poste de travail"(2)

(1) - LEFRANC G. - Histoire du travail et des travailleurs - op. cité p. 416

(2) - LATREILLE G. - Op. cité - p. 290

A cet égard, il est facile de comprendre pourquoi toutes les théories qui se préoccupent de "satisfaction", "réalisation" ou "d'accomplissement au travail" aboutissent toujours, d'une manière ou d'une autre à une mise en cause de la division du travail, présentée pourtant comme nécessité "naturelle" et "rationnelle" s'imposant de soi.

En réalité, cette valorisation du et par le travail connaît également des restrictions d'ordre idéologique, survivance vraisemblable de la conception antique du travail ; car il reste indéniablement deux formes de prévalence : d'une part celle du travail intellectuel sur le travail manuel et d'autre part celle du travail masculin sur le travail féminin. Tout se passe donc comme si la valorisation de certaines activités, monopoles des groupes sociaux à dominance masculine, ne pouvait s'effectuer qu'au détriment d'autres tâches, dévalorisées celles-là, et réservées aux groupes dominés, dont les femmes font incontestablement partie.

De nombreux exemples sont tout à fait révélateurs d'une hiérarchie de désirabilité des métiers, fondée sur l'opposition entre activités manuelles et intellectuelles et ceci à l'intérieur même des métiers manuels. Les résultats d'une enquête portant sur six mille candidats masculins, se présentant à un examen psychotechnique préalable à l'entrée dans une formation d'ouvrier qualifié, montrent que les activités les plus appréciées sont celles "qui exigent des connaissances "théoriques" et font une place importante à la réflexion (électricité, mécanique) alors que sont dépréciées celles que tout le monde peut exercer moyennant une certaine force physique (gros-oeuvre dans le bâtiment). Entre les deux, ceux qui exigent un degré élevé de précision ou bien des qualités de goût, de délicatesse, un certain sens artistique (finitions dans le bâtiment)". (1)

Or, les travaux de force ne sont pas l'exclusivité des hommes ; mais les machines qu'ils inventent et qui tendent à diminuer ou réduire les efforts nécessaires à l'accomplissement de travaux pénibles faits par les femmes sur le mode artisanal, ces machines deviennent alors propriété des hommes, les femmes étant de ce fait

(1) - FRANCES R. - Satisfaction au travail et valorisation de soi - in Présent et futur de la psychologie du travail - E.A.P. 1981 - p. 367

exclues des tâches qu'elles faisaient préalablement dans le labour.

"Ainsi les différents types de céréales, de graines, sont broyés avec des outils comme le mortier, le pilon, la meule, le moulin, ou réduits en pulpe avec des râpes... ; ce travail demande plusieurs heures par jour et les outils employés sont considérés comme typiquement féminins dans la plupart des sociétés. Cela reste vrai quand, au lieu de meules et de petits moulins manuels, on utilise des meules manoeuvrées par plusieurs personnes : ce sont encore les femmes (et les esclaves) qui sont les bêtes de somme !... Jusqu'à l'introduction du moulin à eau. Mais le moulin à eau ou à vent est contrôlé par les hommes !"...

Les femmes se voient donc constamment refuser la possibilité de prolonger leur corps et leurs bras par des outils complexes qui augmenteraient leur pouvoir sur la nature. Sans doute se heurtent-elles aux mêmes limitations pour ce qui est du travail intellectuel".(1)

Le métier de sage-femme est un autre exemple très caractéristique de la dévalorisation d'une activité exercée ^{pendant des siècles} exclusivement par les femmes, pendant ~~des siècles~~ et qui se voient peu à peu, entre le XVIème et le XVIIIème siècle, dépossédées au profit des chirurgiens accoucheurs.

"C'est au fur et à mesure qu'il (le métier) se constitue en technique réglée que les femmes en sont écartées. On retrouve ici un phénomène caractéristique du XVIème siècle : la confiscation par les hommes du droit exclusif d'exercer un métier où auparavant les femmes étaient en nombre..."

Une limite très nette est mise à leur intervention, qui commence seulement quand il faut instrumenter. Les femmes ne doivent user d'aucun instrument. Pour mieux les en écarter, une tenace réputation leur est tressée par les chirurgiens d'"ignorance crasse" et de "pernicieuses pratiques"... En 1755, un arrêt du parlement de Paris interdit aux femmes l'exercice de la chirurgie et la pratique de l'art

(1) - TABET P. - Les mains, les outils, les armes - in L'homme - tome XIX n° 3-4 juillet-déc. 1979 - p. 42

dentaire. Seuls les chirurgiens hommes sont habilités à recevoir des matrones qui passent donc sous leur dépendance." (1)

Ces exemples peuvent certainement paraître lointains dans le temps et dans l'espace, mais des illustrations de ces faits restent parfaitement d'actualité au sein de notre société, dans des domaines de l'agriculture ou de l'industrie :

"Les agricultrices ne mettent en jeu leurs moyens manuels et intellectuels, de manière libre, que dans des circonstances exceptionnelles (maladie du mari, guerre, absence) sinon leurs qualités/qualifications sont muselées par le partage des rôles masculins-féminins... Les travaux exécutés par les femmes sont très parcellisés, elles n'ont pas le droit, même si elles savent le faire, de réaliser dans sa complétude, l'ensemble des activités techniques liées à un produit : les maraîchères, quand elles désherbent, observent et font le diagnostic des maladies, mais c'est l'homme qui traite. Ainsi la partie mouvante, active, globalisante, introduisant un sens et une intelligence des actes techniques leur est-elle interdite". (2)

De même, dans le secteur industriel, M. GUILLEERT a bien montré comment les femmes se voient refuser le maniement des machines nouvellement arrivées, alors que les précédentes, qu'on ne leur avait pas plus concédées, leur sont désormais accordées comme des outils de moindre valeur. (3) Ainsi, la machine sert-elle d'objet médiateur, permettant la domination masculine sur la masse des femmes, ce qu'explique fort bien S. de BEAUVOIR :

"... L'humanité a toujours cherché à s'évader de sa destinée spécifique ; par l'invention de l'outil, l'entretien de la vie est devenu pour l'homme activité et projet, tandis que dans la maternité, la femme demeure rivée à son corps, comme l'animal. C'est parce que l'humanité se met en question dans son être, c'est à dire préfère à la vie des raisons de vivre qu'en face de la femme, l'homme s'est posé comme le maître ; le projet de l'homme n'est pas de se répéter dans le temps,

(1) - KNIBIEHLER Y. FOUQUET C. - Histoire des mères - op. cit. p. 73 - 77

(2) - BORDE-SALMONA M. - Le travailleur et le travail agricole - in Présent et futur de la psychologie du travail - Op. cit. p. 554

(3) - GUILLEERT M. - Fonction des femmes dans l'industrie - Mouton et Cie - 1966

c'est de régner sur l'instant et de forger l'avenir. C'est l'activité mâle qui, créant des valeurs, a constitué l'existence elle-même comme valeur ; elle l'a emporté sur les forces confuses de la vie : elle a asservi la Nature et la Femme". (1)

Il n'y a donc valorisation des tâches et des groupes qui les exercent que par rapport à et en comparaison d'autres tâches moins valorisées effectuées par d'autres groupes, et il semble bien que ce rapport dialectique valorisation des tâches masculines - dévalorisation des tâches féminines, constitue l'épicentre des relations inter-sexes de toute société.

Or, aucun groupe, aucun individu, ne résistent éternellement à se voir considérés comme des groupes ou des individus de seconde catégorie et tôt ou tard, les uns et les autres cherchent à réduire la distance sociale et historique qui les sépare du groupe dominant, distance qui s'explique non par des différences de capacités "naturelles", mais par des "asynchronies de développement" qui tiennent à la structure même de toute société, ce qu'explique E. SULLEROT :

"On constate... que la série masculine en tête, possédant avance, pouvoir, tenant en mains les définitions mêmes de ce qui peut être honoré ou non, reconnu ou non, peut aisément faire ses choix et conserver son avance, imposer même aux femmes une sorte^{de} promotion différée, donc peu dangereuse, comme dans le modèle des pays développés et des pays sous-développés. Nous avons vu que le travail et l'éducation présentent des millions d'exemples de cette course sur deux rangs... De temps en temps, on voit les deux séries masculine et féminine se rapprocher ou s'écarter en un ou plusieurs points de la chaîne idéologique, économique, sociale, etc... Il n'y a pas parallélisme parfait, ni distance historique constante. Le plus souvent la rupture de structure, avec mouvement brusque de l'un des maillons, intervient dans la série masculine. Plus ou moins lentement, la condition de la femme accuse le coup puis rattrape l'accroissement de retard et se retrouve, par percées successives

(1) - BEAUVOIR (S. de) - Le deuxième sexe - Tome I - op. cité p. 113

qui sont des réajustements, cahin-caha, grosso-modo, suivre le mouvement..."(1)

Les femmes ont donc cherché, à certaines périodes, et cherchent encore, à investir les domaines professionnels masculins, car un fait reste indéniable : elles se sont montrées tout à fait capables d'entreprendre avec succès une remarquable variété d'activités dans des secteurs longtemps considérés comme incompatibles avec leur "nature féminine". Seulement, leur accès à des fonctions jusqu'alors occupées par les hommes ne suffit pas à assurer une égalité définitivement acquise, car à partir de ces mêmes rattrapages fonctionne une dynamique de récréation de différences et d'inégalités mise en oeuvre par les hommes ; ce n'est donc qu'à long terme que l'on peut confirmer si les pionnières ont fait école ou bien si, comme après les guerres, on constate un reflux vers un nombre plus restreint de professions. On retrouve là, d'ailleurs, la vieille peur de la femme, vécue par l'homme comme une concurrente, et qui, dans la mesure où elle s'approprie une parcelle du domaine masculin, deviendrait menaçante par accapARATION conjointe de deux pouvoirs : celui de la femme avec son attrait sexuel, et celui de l'homme avec son prestige professionnel, réduisant ce dernier à l'impuissance, le "désarmant" socialement et psychologiquement. D'où cette volonté de garder des territoires où sa domination reste incontestée et inconstable,^{d'où} cette volonté de créer d'autres secteurs où il se retrouve à nouveau "entre hommes", seul (ou presque) à savourer sa puissance.

En somme, si les hommes gardent leur suprématie sur les femmes dans cette course au changement qui semble devenue la loi de nos sociétés, on retrouve en fait, en partant d'une analyse de type économique, un incontestable enjeu dans cette émulation homme - femme, dont l'aspect ludique, bien qu'en contradiction avec les règles économiques, n'est vraisemblablement pas exclu, et qui présente de nombreux avantages pour le système productif, tant que les femmes minoritaires ne sont donc pas trop "menaçantes". En ce sens, les rôles professionnels doivent rester fortement

(1) - SULLEROT E. - La femme dans le monde moderne - Hachette 1970 - p. 246 - 247

"dichotomisés", dans des secteurs suffisamment nombreux, pour continuer à jouer leur fonction dynamique, les uns s'accaparant des pouvoirs et des privilèges que les autres cherchent ensuite à s'approprier.

Dès lors, on peut se demander si toute tentative de profond changement, et par là-même, d'éducabilité des choix professionnels féminins, dans un sens plus conforme aux besoins économiques, ne remettrait pas profondément en cause un système basé tout entier sur la concurrence et la compétition : compétition des entreprises entre elles; des hommes entre eux et des hommes... opposés aux femmes. Sinon, comment expliquer de telles résistances de la part des hommes à l'entrée importante de femmes dans "leurs" domaines ? Indépendamment en effet, des conséquences d'ordre psychologique, telle que l'obligation de la remise en cause de soi-même, dans la mesure où, par le truchement du métier, c'est un changement profond d'ordre affectif qui est imposé, modifiant le style de vie et les modèles relationnels jusqu'alors établis, toute volonté de modification importante serait considérée comme un processus révolutionnaire.

De même que serait proprement révolutionnaire l'attitude des hommes accueillant "à bras ouverts" les femmes comme des égales au sein de "leurs" secteurs professionnels, alors qu'elles ne sont actuellement tolérées que dans la mesure où elles sont peu nombreuses, et dans la mesure où elles ont précisément adopté, souvent d'ailleurs avec surenchère, le modèle masculin du travail avec toutes ses formes de compétition dans (et de valorisation par) ce travail, participant par là-même au prestige détenu par les hommes. Ces derniers admettent d'ailleurs fort bien toutes les formes de lutte, de concurrence et de rendement entre eux, c'est de "bonne guerre" qu'ils entrent en compétition ; c'est par contre une "petite guerre" qu'ils vont mener contre toute tentative d'intrusion des femmes, en cherchant d'abord à les éliminer et en veillant jalousement à ce qu'elles restent minoritaires. Ensuite, ils appliqueront également à leur égard les règles qu'ils se réservent entre eux, mais avec l'arrière pensée que s'ils perdent dans cette compétition, c'est que de "guerre lasse", s'ils se font "avoir par une femme, c'est uniquement parce que c'est une femme"...

D'ailleurs, les femmes qui cherchent par un phénomène d'imitation à posteriori, à parvenir à des niveaux de compétence jusqu'alors peu accessibles pour elles se conduisent alors comme une classe sociale particulière ; il s'agit là de la manifestation d'un phénomène que l'on retrouve à toutes les époques, et qui veut que toute classe cherche à adopter les modes de comportement de la classe qui lui est supérieure, mais ce, toujours avec un décalage dans le temps.

Il est intéressant d'autre part de signaler, comme une sorte de "preuve à contre-jour", l'attitude adoptée devant le travail dans les pays d'économie planifiée, où il ne s'agit pas, comme dans les pays de capitalisme libéral, de "faire mieux que les autres", mais d'atteindre les objectifs fixés par l'administration, l'économie se voyant alors assignée, non de produire des biens au meilleur coût, mais de donner du travail à tous.

Alors que le travail dans les pays occidentaux est à la fois un moyen (de gagner sa vie, d'augmenter son niveau de vie, de s'enrichir, ...) et une fin en soi, ("se réaliser", devenir "quelque chose" ou "quelqu'un"), dans les pays d'économie dirigée, le travail est un moyen idéologiquement et pour ainsi dire artificiellement sacralisé, puisqu'il n'offre aucune possibilité réelle de "récompenses", la sous-productivité générale entraînant une sous-consommation généralisée...

Dans ce contexte, on assiste donc à une désaffection affirmée à l'égard du travail et si les hommes sont toujours contraints d'aller à leur bureau ou leur entreprise, les femmes qui occupent en plus grand nombre que dans les pays occidentaux, des secteurs d'activités masculines, ne se sentent pas spécialement valorisées par ces tâches, même si elles ont acquis un niveau élevé de qualification. Des témoignages de femmes ingénieurs, de diverses nationalités, rencontrées au cours de voyages, allaient tous dans le même sens : "Ce ne sont pas des "métiers pour des femmes", et il n'y a aucun intérêt à "tuer le temps" toute la journée..."

En quelque régime que ce soit, l'homme, la femme se sentent dans le travail qui leur est imposé, comme un animal dans une cage : ils ne rêvent que d'en sortir,

comme s'ils ne pouvaient se "réaliser" que dans les heures de loisirs... Alors que la grande originalité de la civilisation occidentale est d'avoir érigé le travail en valeur suprême, et de considérer qu'il n'y avait guère que ce moyen pour se valoriser - viriliser et satisfaire des besoins d'amour-propre, de puissance, de prestige... tout en trouvant beaucoup d'intérêt et de plaisir.

On comprend mieux dès lors les protestations et les stratégies de défenses que les hommes déploient lorsque les femmes cherchent à entrer au sein de leurs secteurs professionnels : il s'agit pour eux de défendre leur identité propre, leur raison de vivre, leur essence même... le modèle masculin du travail de l'homme blanc qui travaille et qui fait travailler...

Il n'en reste pas moins/^{cependant} qu'il faut incontestablement intervenir pour modifier les choix féminins dans une optique plus adaptée aux besoins économiques, ne serait-ce que pour "rentabiliser" des potentialités et des talents féminins qui restent trop souvent en friche. Mais dans ce but, il faut corrélativement agir dans le sens d'une modification des attitudes masculines à l'égard des choix professionnels féminins ; autrement dit, ce n'est pas forcément en prenant les jeunes filles pour cible privilégiée que l'on obtiendra des changements significatifs, c'est aussi en s'adressant aux garçons, pour leur montrer entre autre qu'ils ne perdent ni en prestige, ni en virilité, lorsque des femmes exercent des activités identiques aux leurs, ce qui est d'ailleurs déjà le cas dans certains métiers exercés indifféremment par des hommes et des femmes.

C'est dans cette double démarche, auprès des filles et des garçons que le rapport dialectique : métier masculin - métier féminin est susceptible d'offrir quelque ouverture. Mais à notre avis, c'est aussi bien et peut-être d'abord les garçons et les hommes qu'il s'agit de convaincre, première tâche qui peut paraître encore plus difficile tant elle semble aller à contre-courant de toutes les structures économiques, sociales et culturelles en vigueur qui "imposent" aux hommes de travailler et qui "permettent" aux femmes d'en faire autant.

5 - 2 - DES RAISONS D'ORDRE IDEOLOGIQUE ?

Nous avons vu, au cours de cette recherche que le sexe influe considérablement, pour ne pas dire de façon prédéterminante, tant sur le choix des études que sur le type de profession envisagée ultérieurement, ce qui se traduit par un conformisme des choix professionnels aussi bien des garçons que des filles, comme si la construction de la personnalité et de l'identité sexuelle devait être étayée par la définition également sexuée des métiers, "passage obligé" aussi bien de l'affirmation de soi que de l'insertion socio-professionnelle.

Or, en ce qui concerne le choix des filles, on ne peut guère encourager systématiquement un tel comportement, puisqu'il s'oppose à toute évolution, à toute éducatibilité. Il faut noter cependant que la question des choix professionnels des garçons ne se pose pas en des termes identiques, comme s'il était désormais acquis que leurs choix professionnels n'exigent plus une quelconque évolution...

Ce sont donc des notions qui tiennent à l'identité sexuelle qui sont à remettre en cause ici, puisque là encore intervient une autre dialectique, celle de la féminité opposée à la masculinité, dont personne au monde ne peut certes faire abstraction... et qui semble revêtir un caractère immuable et intangible. Toutefois, on peut se demander si, d'une façon générale, ces données, non en tant que définition biologique, mais en tant que construits culturels, ne pourraient être modifiées dans un sens différent, moins rigide et sclérosant. Autrement dit, dans cette optique, faudrait-il rééduquer ces choix pour des raisons d'ordre idéologique, par élargissement de la représentation de soi et éclatement des stéréotypes de la féminité ?

La problématique consiste très précisément ici dans la remise en cause d'une certaine féminité, longtemps présentée comme fatalité naturelle, et qu'on découvre être aussi la résultante d'une culture : "En gros, l'héritage conjoint de l'âge du bronze, du système du harem, de la tradition judéo-chrétienne, du paternalisme napoléonien et des valeurs bourgeoises du XIXème siècle. La femme - abstraction inventée par les hommes - est en fait un carrefour de civilisations où cam-

pent, réconciliés , tous les mythes virils". (1)

Mais la première question qui s'impose, c'est d'abord de cerner de façon plus précise ce concept de "féminité", tel qu'^{il est} défini dans la socio-culture.

Une des premières qualités que les hommes demandent aux femmes en effet, sans éprouver de gêne particulière ^{de} par la tautologie, c'est d'être "féminines". Il entre incontestablement dans cette définition un aspect physique où les éléments vestimentaires prennent une importance non négligeable et dont les médias sont les vecteurs, à travers l'image "idéale" de la beauté féminine du moment. Cette apparence extérieure sert de support à toute la dimension sexuelle du désir masculin : une femme "féminine" est une femme, attirante, qui a du "sex-appeal", objet sexuel par excellence, puisque la personnalité n'est pas spécialement sollicitée à cet effet ; un homme peut facilement désirer une femme sans la "connaître" et peu d'hommes éprouvent du désir à l'égard d'une femme qu'ils considèrent comme plus intelligente qu'eux...

~~La primauté du physique~~ ^{la primauté du physique} est donc évidente, auquel s'ajoute quand même toute une série d'autres "qualités" de type psychologique et moral, archiconnues et dans le désordre : douceur , gentillesse, sentimentalité, tendresse, fragilité, sensibilité, soumission à l'homme, bonne épouse, bonne mère... Inversement apparaissent comme peu féminines à la majorité des hommes (et des femmes) toutes celles qui manifestent des comportements tels que : agressivité, combativité, revendication d'une supériorité physique et/ou intellectuelle, goût d'une certaine autonomie...

Or, ce dispositif "esthétique-social" permet, à partir de ces fonctions, de ces rôles et de ces statuts, d'inférer des attributs et des modèles auxquels les femmes sont constamment conviées à se conformer, notamment grâce à l'action des médias, et cette image de la femme, née de la littérature bourgeoise du XIXème siècle et du XXème siècle (2) a aujourd'hui gagné toutes les couches de la société.

(1) - MAUDUIT J. - Le destin de femme - in Les cahiers français - n° 271 - Mai 1975 p. 3

(2) ⁴ SULLEROT E. - La presse féminine - A. Colin 1963 et Histoire de la presse féminine en France des origines à 1848 - A. Colin 1966

Mais cet uniforme social qui semble bien adapté et convenir à la majorité des hommes et des femmes comporte néanmoins toute une série de contradictions pour les femmes elles-mêmes :

"... Une femme peut-elle se conformer au rôle féminin avec ce que cela comporte de résignation et d'incertitude, sans se servir des armes valables dans le seul domaine qu'on lui laisse, celui de la vie affective ? Comment pourrait-elle être réduite à être un citoyen de second ordre, économiquement dépendante de son mari, affectivement et sexuellement soumise, tout en restant responsable et douée d'autonomie ?" (1)

Or, ces concepts d'une nature féminine et d'une certaine "féminité" n'existent que par rapport à leur contrepartie qui est celle d'une nature masculine avec des qualités viriles, qui apparaissent évidentes, indiscutables, comportant aussi bien un aspect physique associé aux idées de force, de puissance, de vigueur, que des qualités morales de courage, de dynamisme, de puissance, de maîtrise de soi, de responsabilité, d'énergie, d'efficacité, de décision, de logique... La liste est loin d'être exhaustive, qui définit la "virilité" et dont la publicité et les médias reprennent également l'image pour créer le "mythe de la supériorité masculine" qui s'enracine dans le vocabulaire, - "car s'il importe que l'on puisse distinguer le masculin du féminin, il importe aussi, et sans doute avant tout, que le masculin l'emporte sur le féminin..." (2)

En fait, ce qui est particulièrement en question, c'est que les hommes se conforment à ce modèle de la puissance et du pouvoir sur le monde, la société, la "Nature", par le truchement de l'activité professionnelle, désormais associée à la "virilité". S'ils sont de "vrais" hommes, ils doivent être capables d'entretenir leur famille, et dans ce but, de se "faire une situation", la plus élevée possible, bref, ils doivent réussir et dominer, et ce sont précisément ces qualités

(1) - FALCONNET G. - LEFAUCHEUR N. - La fabrication des mâles - Points actuels - 1977 - p. 75

(2) - FALCONNET G. - LEFAUCHEUR N. - La fabrication des mâles - Op. cité - p. 28

"naturelles" qu'il est nécessaire de cultiver pour réussir dans un système économique et social dont le ressort fondamental est la compétition et la concurrence. A partir de ces images, va également être inféré l'affirmation de la suprématie des valeurs masculines au détriment des valeurs féminines, pour ériger de véritables normes de comportement, selon un système de polarisation binaire, extrêmement rigide et si subtilement imprégné par la socio-culture que ces construits éducatifs sont intériorisés comme des données "naturelles", quand les hommes de sciences ne surenchérisent pas encore sur les données biologiques ou psychanalytiques, pour justifier l'activité-supériorité masculine en face de la passivité-infériorité féminine. (1)

"Tout se passe en effet comme si l'être humain, à peine né, devait faire son éducation dans les seules limites imposées par le modèle utile à la société telle qu'elle se définit... Le hors-limites est aussitôt soumis aux techniques sociales de rejet, de menaces ou de sanctions". (2)

Et c'est ce processus réductionniste (supériorité masculine - infériorité-féminine) que l'on va trouver dans la construction du rôle professionnel, qui va lui-même se cristalliser et donc déterminer une situation dont la réversibilité reste tout à fait aléatoire, car toutes les forces sociales en présence vont se conjuguer pour tâcher de maintenir le statu-quo.

"On a tendance à assigner aux rôles stabilisés un caractère normatif tel que toute déviation par rapport à ces "expectations" constitue désormais une infraction aux règles et comme la violation d'une confiance... Une fois stabilisée la structure de rôle tend à persister... cette persistance est renforcée dans les organisations par les traditions et des règles formelles". (3)

(1) - Pour une analyse des concepts de masculinité-féminité - cf. ROCHEBLAVE - SPENLE A.M. - Rôles masculins et féminins - Op. cité

(2) - BOUDOT P. - Article "Ostracisme" - in Encyclopédia Universalis - Vol. 17 - Organum p. 477

(3) - TURNER R.H. - Rôle, sociological aspects - in The International Encyclopedia of the Social Sciences - London, Mac Millan - 1968 - p. 552 - Cité par G. LATREILLE - Op. cité

Or, dans le cas particulier des rôles professionnels féminins qui nous préoccupent ici, c'est d'abord et avant tout l'argument de la "féminité" qui sert à la fois de bouclier et de fer de lance, tant les hommes (et les femmes) craignent qu'elle soit "perdue" par le changement de rôle professionnel. Par là même, on comprend mieux comment l'image de la "vraie femme" (douceur, soumission) la destine à ce rôle social assigné au premier chef, celui d'épouse et de mère, en raison de sa "nature" féminine. De même qu'on demandera surtout aux femmes qui ont une activité professionnelle, qu'elles restent des "femmes", c'est à dire qu'elles se comportent dans le monde professionnel comme à l'intérieur de leur foyer, en fidèles et dévouées collaboratrices, ne manifestant ni autorité, ni volonté de puissance, ni intelligence dominatrice... C'est à ce prix que leur "féminité" est sauvegardée, mais en même temps aliénée, car on ne peut évacuer ipso facto toute l'ambiguïté et l'ambivalence de l'argument :

"Le privilège que l'homme détient et qui se fait sentir dès son enfance, c'est que sa vocation d'être humain ne contrarie pas sa destinée de mâle. Par l'assimilation du phallus et de la transcendance, il se trouve que ses réussites sociales ou spirituelles le douent d'un prestige viril... Tandis qu'il est demandé à la femme pour accomplir sa féminité de se faire objet et proie, c'est à dire de renoncer à ses revendications de sujet souverain. C'est ce conflit qui caractérise singulièrement la situation de la femme affranchie. Elle refuse de se cantonner dans son rôle de femelle parce qu'elle ne veut pas se mutiler ; mais ce serait aussi une mutilation de répudier son sexe... Renoncer à sa féminité, c'est renoncer à une part de son humanité. Les misogynes ont souvent reproché aux femmes de tête de "se négliger" ; mais ils leur ont aussi prêché : si vous voulez être nos égales, cessez de vous peindre la figure et de vernir vos ongles. Ce dernier conseil est absurde. Précisément parce que l'idée de féminité est définie artificiellement par les coutumes et les modes, elle s'impose du dehors à chaque femme ; elle peut évoluer de manière que ses canons se rapprochent de ceux adoptés par les mâles... Cela ne change rien au fond de la question : l'individu n'est pas libre

de le modifier à sa guise. Celle qui ne s'y conforme pas se dévalue sexuellement et par conséquent socialement puisque la société a intégré les valeurs sexuelles. En refusant les attributs féminins on n'acquiert pas des attributs virils ; même la travestie ne réussit pas à faire d'elle-même un homme : c'est une travestie".(1)

Ainsi, à propos de ce concept de féminité, il existe toujours une forme d'imposture qui consiste à prendre la partie pour le tout, en isolant un trait de l'individu pour le gonfler artificiellement et en faire l'essence même de son être ; les femmes ne sont pas que des individus qui ne seraient définis que par leur sexe et leur "féminité" ; or il persiste un véritable chantage à la féminité, qui est loin d'avoir sa contrepartie vis à vis du sexe masculin et toutes les occasions sont bonnes pour brandir l'argument comme un des pires fléaux qui puisse menacer la cohésion sociale toute entière.

"La création des lycées de filles a soulevé beaucoup de passions : les catholiques y voyaient, non sans raison, une tentative des républicains pour arracher l'éducation des jeunes filles aux congrégations religieuses ; et quelques républicains sincères, de leur côté, redoutaient, en rapprochant l'éducation des filles de celle des garçons de détruire toute féminité et de bouleverser l'ordre social". (2)

Les femmes sont donc tenues de se comporter, dans les rôles sociaux comme professionnels, selon un modèle qui leur impose de "rester féminines", un peu comme on imposait aux jeunes filles de garder leur "vertu" avec toute la force de la loi morale, alors que la "perte de leur virilité" est un argument peu usité à l'égard des hommes par rapport à leurs choix professionnels, quand bien même certaines activités/^{restent}presque inévitablement associées à l'homosexualité, donc à une certaine transgression du mythe viril, mais les "grands" danseurs, les "grands" couturiers s'en tirent toujours avec les honneurs, la réussite professionnelle leur servant alors de caution...

(1) - BEAUVOIR (S. de) - Le deuxième sexe, tome II - Op. cité p. 524

(2) - KNIBIEHLER Y. - FOUQUET C. - L'histoire des mères - Op. cité p. 300

Le stéréotype de la féminité serait donc beaucoup plus rigide que celui de la virilité et on peut se demander pourquoi.

La féminité trouve en effet sa "justification" selon l'idée, depuis les légendes bibliques et mythologiques, jusqu'aux théories freudiennes, de l'infériorité et de l'incomplétude de la femme. Mais comment établir des relations, et des relations très intimes, avec un être aussi imparfait, s'il ne lui est pas accordé en contre-partie, bon gré, mal gré, quelques compensations ?

- "Paradoxalement, cette infériorité et cet inachèvement se renversent mythologiquement en supériorité et perfection d'une autre nature, celle d'une nature féminine spécifique, complémentaire à celle de l'homme... Ce qui est conçu dans sa condition comme inférieur est par contre-coup idéalisé en beauté, charmes, intuition profonde, sentiments passionnés, sexualité mystérieuse. La féminité apparaît comme le "paradis" de l'enfer féminin, comme l'envers même de son asservissement" (1).

La féminité apparaît également comme une espèce de valeur suprême et de valeur refuge, intouchable et intangible, car servant de garantie et de support au désir sexuel masculin, considéré et vécu de par son caractère impératif, comme le ressort et l'enjeu de l'existence humaine. Car, si la fonction érotique est désormais dissociée de la fonction de reproduction (2), l'une et l'autre gardent leur toute-puissance consciente et inconsciente et influent sur les comportements à de très nombreux égards. D'où l'origine des modes de comportements "typiquement virils" et "typiquement féminins" qui sont toujours la traduction d'une simulation également consciente et inconsciente de qualités spécifiquement sexuelles.

Mais cette toute-puissance du désir sexuel masculin pour la femme apparaît également comme extrêmement dangereuse, d'où la mise en place de "garde-fous", construits culturels cherchant à dénier, dévaloriser et annihiler cette omnipotence

(1) - BENOIT N., MORIN E., PAILLARD B. - La femme majeure, nouvelle féminité, nouveau féminisme - Club de l'Obs. - Seuil 1973 - p. 25

(2) - Cf. ZWANG G. - La fonction érotique - R; Laffont - 1972

de l'attrait sexuel féminin :

"L'Ancien et le Nouveau Testament, tout comme la geste homérique et virgienne, ont composé pour des millénaires le lamento tragique de la culpabilité des femmes, objets de désir donc de péché, tentatrices, corruptrices, perpétuelles menaces pour la dureté et la pureté du héros ; d'Eve à Dalila, d'Hélène de Troie à Circé, les légendes sacrées ou profanes tissent la trame de la faiblesse féminine enseignant la crainte du plaisir et la méfiance du corps" (1).

Ainsi que l'explique Kate MILLET :

"Les deux mythes principaux de la culture occidentale sont la classique boîte de Pandore et le récit biblique de la Chute. Dans les deux cas, le concept magique de féminité maléfique est passé par une phase littéraire pour devenir une justification éthique extrêmement influente des choses telles qu'elles sont... Le mythe de Pandore est l'un des deux principaux archétypes occidentaux qui condamnent la femme à travers sa sexualité, et qui explique sa situation inférieure en affirmant qu'il s'agit d'un châtement bien mérité, celui du péché originel dont les conséquences malheureuses poursuivent encore la race toute entière... Le mythe de la Chute est une version très achevée des mêmes thèmes... Ce qu'il faut encore souligner, c'est la responsabilité de la femme, créature marginale, qui est cause de ce malheur, et la justice de sa condition subalterne, due au rôle essentiel qu'elle a joué dans le péché originel. La relation femme-sexe-péché constituera désormais le schéma fondamental de la pensée patriarcale en Occident". (2)

Mais à ces archétypes féminins, archaïques, qui traduisent la vision occidentale de la femme selon une représentation manichéenne de l'univers, où la nature féminine est opposée à celle de l'homme, comme la vie à la mort, les ténèbres à la lumière..., le christianisme va apporter une autre vision "spiritualisante!". "A l'exaltation de la chair, il va répondre par le mythe de la virginité... et réprimer l'appel à la grande communion païenne cosmique (mythe de la femme, tentatrice et corruptrice, répression de la sexualité, mythe réparatoire de la maternité rédemptrice et sacrificielle). Mais toujours, en contre point, l'arché-

(1) - MAUDUIT J. - Op. cit. p. 4

(2) - MILLET K. - La politique du mâle - Stock, 1971 - p. 66-69

type de la féminité émerge selon des modalités diverses à chaque grande crise civilisationnelle... La féminité resurgit avec l'amour courtois, puis le romantisme. Et c'est à chaque fois dans une ambivalence qui idéalise et réprime à la fois l'image de la féminité. Celle-ci évolue perpétuellement entre ces deux pôles antagonistes". (1)

Si bien que les femmes, enfermées dans cette dialectique qui leur est imposée (attraction physique, répulsion morale : la prostituée), se sont vues assigner une identité plus acceptable (attraction physique, approbation morale : la mère), où le concept de féminité est toujours inscrit en gros caractère, et dans tous les cas, comme une valeur à sauvegarder, à protéger et à mettre en évidence sous peine de non-reconnaissance, de non identification par l'autre sexe.

"Tout le monde sait qu'il ne suffit pas d'être une fille pour être reconnue telle, il faut sans arrêt rajouter des preuves de féminité qui n'ont souvent rien à voir avec le sexe... La fille est désirée - si elle l'est - selon une échelle de valeurs : plus affectueuse, plus reconnaissantes, plus mignonnes et coquettes... Somme toute, la fille est acceptée "fille", sous condition, alors que le garçon est reconnu garçon uniquement à cause de son sexe. La fille a toujours des preuves à fournir de sa féminité ; comment, à la suite de cela, les femmes ne seraient-elles pas hantées par la nécessité d'afficher les signes de cette féminité".? (2)

Car cette peur millénaire de déplaire à l'homme (auquel cas, qu'advient-il d'elles-mêmes) a dicté et dicte toujours la conduite, les comportements et les attitudes des femmes : elles sont précisément ce que les hommes veulent, qu'elles soient.

"Quelle femme peut prétendre être indifférente au REGARD dont elle est l'objet ? Qu'il soit perçu comme structurant ou anéantissant, il reste que la femme arrive difficilement à quitter l'orbe du regard, en particulier celui de l'homme. C'est ce qui explique la difficulté et l'ambivalence des femmes à quitter

(1) - BENOIT N. et Al. - La femme majeure - Op. cité p. 25

(2) - OLIVIER C. - Les enfants de Jocaste - Op. cité p. 67

le monde phallogratique de l'homme pour accéder à celui de la femme féministe qui n'accorde aucune valeur au jugement de l'homme et ne tire aucun prestige de sa considération.

Les femmes ne font pas confiance à d'autres femmes pour ce qui est de leur reconnaissance... et (elles) ont beaucoup de mal à traverser leur méfiance les unes vis à vis des autres, la "sororité" n'est pas une évidence et requiert de renoncer à l'existence reçue de l'extérieur pour adopter celle venue de l'intérieur, mouvement très inhabituel pour une femme.

Elles commencent à peine à se montrer telles qu'elles sont, et non telles que les hommes les veulent; peut-être ne les accepteront-ils plus et seront-elles renvoyées à elles-mêmes (solitude ou homosexualité ?). Il y a un risque à parier qu'on nous a appris à mesurer plutôt qu'à vaincre. Et bien souvent les femmes ont encore peur des souhaits mortifères des hommes à leur égard et préfèrent le silence à la mort...⁽¹⁾

Inextricablement associé à celui de féminité, le concept de maternité recouvre en fait trois fonctions distinctes : une fonction biologique, une fonction sociale et une fonction psycho-affective, qui se sont précisées au cours des siècles pour être en dernier ressort ramenées à un amalgame réducteur particulièrement sclérosant et servant d'argument à tous ceux qui souhaitaient maintenir les femmes dans leur "naturelle" et "essentielle" destinée.

Il est d'ailleurs intéressant de constater que, de même que le sens et la valeur accordés au travail se sont notablement modifiés au cours de l'histoire, de même s'est manifestée une évolution des idées à propos de la maternité, ce qui permet de mieux comprendre ^{tout l'enjeu} qui s'y rattache encore à l'heure actuelle.

Dans leur ouvrage sur l' "Histoire des mères du Moyen Age à nos jours"⁽²⁾, les auteurs ont bien montré tout l'aspect fluctuant selon les époques et les régions du discours tenu sur la fonction maternelle.

Pendant tout le Moyen Age et l'Ancien Régime, alors que la population française était dans sa grande majorité d'origine rurale, "la maternité était le

(1) - OLIVIER C. - Les enfants de Jocaste - Op. cit. p. 70-71

(2) - KNIBBEHLER Y. et FOUQUET C. - L'histoire des mères - op. cité

centre, la source de toute la culture féminine. Longtemps dominées par le discours ecclésiastique condamnant l'infanticide et l'avortement, et les invitant, dans la perspective du salut, à réprimer leur tendresse et leur faiblesse, les femmes, malgré ces admonestations ont continué à rejeter certains de leurs trop nombreux enfants et à aimer les autres comme elles l'entendaient". (1)

Malgré tout, ces comportements n'étaient pas spécialement l'objet de réflexions philosophiques, jusqu'à la fin du XVIIIème siècle où l'influence de ROUSSEAU devient alors prépondérante : désormais la fonction maternelle se voit assignée d'un sentiment non pas nouveau, mais qui prend alors une importance considérable : l'amour maternel est alors perçu comme un lien affectif prépondérant et devient l'objet d'un discours de plus en plus riche de la part des philosophes, des médecins, des hommes d'Etat.

Mais c'est surtout au XIXème siècle que la fonction maternelle sera exaltée au plus haut point.

"La conversion au XIXème siècle au culte de la maternité est donc un fait important, mais ambigu et complexe... Sans doute, l'effusion lyrique qui exalte la maternité témoigne d'une considération accrue par la fonction maternelle. Mais d'une part, cette exaltation risquait d'imposer aux mères des devoirs nouveaux réglementés et sanctionnés plutôt que des satisfactions. Et d'autre part, à qui s'adressait-elle ? Uniquement aux privilégiées qui n'avaient pas besoin de travailler pour vivre. Les paysannes, bien loin de pouvoir se consacrer aux tâches maternelles, resteront pendant tout le XIXème siècle et la première moitié du XXème siècle, surchargées de mille besognes. Et les usines, que l'industrialisation va multiplier, traiteront les ouvrières plus mal peut-être qu'elles ne l'avaient jamais été. Les mères seront là aliénées, avilies, comme au pire temps du servage(2)

(1) - Idem - p. 363

(2) - Idem - p. 179

Il est intéressant de rapprocher ici l'idéologie du XIX^{ème} siècle qui a exalté aussi bien le travail comme valeur suprême - alors qu'il s'effectuait dans les pires conditions jamais imposées aux êtres humains - que la maternité ; ce qui permet, à partir de là, d'établir une corrélation entre cette idéalisation de la fonction maternelle et/la révolution industrielle qui prive la mère de ses activités traditionnelles et de ses enfants, (en dissociant dès lors le travail productif de la maternité), comme s'il fallait d'autant plus tenir un discours idéaliste et moralisateur que les faits venaient démentir par eux-mêmes ces affirmations idéologiques.

Ce qui est nouveau en effet, ce n'est pas la quantité de travail accompli par les femmes pendant douze à quatorze heures par jour, dans les fabriques, car les paysannes étaient soumises à un labeur tout aussi exténuant, mais le fait que "l'usine et les taudis rassemblent ces malheureuses et donnent à leur misère une dimension scandaleuse".

Ainsi, "en idéalisant le métier de mère, les hommes du XIX^{ème} siècle n'ont fait peut-être qu'exprimer leur crainte devant cette évolution entrevue et redoutée, leur désir d'empêcher l'inévitable. Comme si, dans un monde en mutation accélérée, ils avaient voulu charger la mère de garder un point stable". (1)

Mais on peut également se poser la question : n'existe-t-il pas également une relation entre cette exaltation de la fonction maternelle et la même exaltation relative au travail masculin, comme s'il s'agissait de consacrer les rôles masculins et féminins dans leur invariable partage ; comme s'il s'agissait toujours, en fait, de la même volonté, de la même impérieuse nécessité, aussi contradictoire que puisse être le discours tenu avec les faits : se définir une fonction créative et productive au moins aussi importante que la fonction maternelle qui avait désormais acquis une dimension sociale.

(1) - Ibidem - P. 364

"Quelles que soient en effet les époques, les hommes ont cherché à exercer une influence et à diriger les femmes selon les lignes de forces et l'idéologie dominante ; après le discours ecclésiastique, "le discours juridique" ne s'est pas davantage imposé aux mères... et au XIXème siècle, les rigueurs du Code civil n'ont pas empêché l'essor de l'éducation maternelle... Quant au discours médical, il est resté longtemps sans emprise sur un milieu féminin riche de savoirs ancestraux. Ce n'est qu'à la fin du XIXème siècle, quand elle a su faire preuve d'une réelle efficacité, que la science médicale a été acceptée..." (1)

Placées, au début du XXème siècle sous le contrôle des médecins, les femmes vont, après le milieu du siècle, être soumises au contrôle des spécialistes de l'inconscient, entraînant une "culpabilisation et psychiatrisation progressive des mères" qui est encore loin d'avoir fait long feu... "Mais comment ne pas voir qu'on va l'écraser peu à peu sous les responsabilités les plus effrayantes et les plus contradictoires ? On lui dit qu'elle est irremplaçable et en même temps on lui montre qu'elle est pour son enfant le plus grand des dangers, qu'elle est la cause involontaire, inconsciente, mais capitale, des souffrances et des égarements imprévisibles qui peuvent affecter sa progéniture..." (2)

Les femmes contemporaines ne sont pas encore sorties de ce discours psychalytique lorsqu'il s'agit de leur propre maternité, avec comme seule perspective, seule justification, celle d'élever un ou deux enfants ; on leur demande ensuite de s'en détacher avec sérénité et de renoncer sans mot dire à ce qui est devenu le seul but de leur existence... Marché de dupes ! Comment s'étonner qu'elles ne cherchent pas d'autres sources, d'autres raisons de vivre, notamment dans l'activité professionnelle, à l'exemple des hommes à qui il n'est pas demandé de rompre avec leurs centres d'intérêt les plus gratifiants, ou du moins, à ce qu'il en disent...

(1) - Ibidem - p. 363

(2) - Ibidem - p. 331

C'est pourquoi l'argument de la "féminité-maternité", en dépit ou à cause de sa toute-puissance, n'est pas toujours suffisant pour empêcher d'affirmer une singularité qui ne se pense pas comme un écart par rapport à une norme, mais d'emblée comme une différence qui côtoie d'autres différencés, sans pour autant vouloir les réduire ou les englober, et ce d'autant que ce caractère de féminité est soumis lui aussi aux contingences culturelles d'une société donnée. La féminité des "vamps" des années 1930 paraît ridicule à l'heure actuelle comparée à celle des actrices des films contemporains.

D'ailleurs, la représentation des femmes par les artistes et dans la mode féminine montre combien l'image de la féminité peut être éminemment fluctuante : à la femme aux rondeurs épanouies du début du siècle, succèdera vers les années 1920, une nouvelle silhouette féminine à la "garçonne", créée par le couturier Paul POIRET, désacralisant par là même tout l'aspect exclusivement maternel qui les avait définies préalablement, même sur le plan esthétique.

En raison de cette plasticité du concept, quelques pionnières cherchent donc à se démarquer nettement des rôles socio-professionnels communément admis, avec le risque, bien entendu, de se heurter aux conditions sociales normatives et donc d'encourir d'abord des conduites de rejet ou de réprobation, parfois dans un climat de scandale, car dès que les femmes prennent seules des initiatives, elles deviennent suspectes. Mais bon gré, mal gré, elles finissent par imposer ensuite leurs propres conceptions qui sont finalement acceptées par tous comme allant de soi. Alexandre DUMAS Fils ne prétendait-il pas qu' "une femme perdrait sa féminité si elle mettait les pieds dans un bureau" (1), alors que le secrétariat est depuis déjà quelques décennies assimilé à une conjugalité seconde... Les femmes secrétaires n'ont donc plus à prouver leur féminité en raison du glissement pris par la profession, petit à petit délaissée par les hommes comme ne leur permettant plus de se "réaliser" professionnellement, tant sur le plan financier que sur le plan personnel.

(1) - SULLEROT E. - Histoire et Sociologie du Travail Féminin - Op. cité p. 283

"La grande loi qui préside au clivage entre métiers féminins et masculins dans les pays capitalistes, c'est la loi du rendement et du prestige. Les capacités quoiqu'on en dise, sont un aspect secondaire de la question... Que l'on nationalise la médecine et que l'on égalise les traitements des médecins à un taux juste raisonnable et l'on verra les Hommes fuir cette carrière. Je ne dis point que ce soit là une solution à préconiser, mais seulement que les dons et capacités ont moins à faire dans la répartition d'une carrière entre hommes et femmes que les conditions qu'offre cette carrière". (1)

A cette loi du prestige et de la rentabilité s'ajoute celle de la rivalité sexuelle; tant que les hommes identifieront virilité et réussite professionnelle, toute femme qui réussira dans la même profession représentera un danger pour l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes ; les hommes qui exercent des métiers que les femmes sont aussi bien capables de faire, vivent cette situation comme une sorte de dévirilisation, selon les critères actuels. Plus ils déploient de mécanismes contre l'avancement des femmes, plus ils se protègent contre le risque de perdre leur "virilité", sorte de compensation phantasmatique par rapport à une situation prévue ou subie, d'infériorité sociale et professionnelle.

C'est pourquoi, lorsque quelques pionnières partent à la conquête d'une profession masculine, elles se trouvent confrontées à un triple handicap : affronter l'hostilité des hommes, adopter les comportements de rentabilité de ces derniers et chercher malgré tout à garder leur féminité, ce qui suppose d'inventer une autre façon d'être, à la fois et aussi bien "virile-féminine". Dès lors, le fait que des femmes parviennent à franchir tous ces obstacles et réussissent à concilier deux rôles-identités au départ antinomiques ne manquera pas de retentir sur la théorie de la féminité pour la remanier par la suite, par éclatement des vieux carcans et élargissement de cette conception étriquée du métier uniquement féminin, dont les fondements reposent sur l'idée limitative, mais tellement commode de la "nature" féminine, car ce qui est "naturel" n'est pas forcément humain. On

(1) - SULLEROT E. - Histoire et Sociologie du travail féminin - Op. cité. p. 287

aboutirait ainsi à une situation beaucoup plus "neutre" du point de vue professionnel, les rôles tant féminins que masculins étant alors beaucoup plus proches les uns des autres, ce qui supposerait la nécessité de "geler" les comportements sexuels typiques, chacun des deux sexes s'appropriant par osmose les valeurs dominantes de l'autre.

Cette évolution qui semblerait hautement improbable tant l'immense majorité des hommes comme des femmes tiennent à ces valeurs de reconnaissance de l'un par l'autre, à travers des dichotomies sexuelles puissamment enracinées, n'est cependant pas totalement illusoire et inaccessible. Dans la mesure en effet où des données technologiques transforment profondément les conditions de vie, les exigences que nous avons en ce qui concerne l'apparence physique et le comportement changent également.

"Une particularité quelconque n'a d'effet érotique qu'aussi longtemps qu'elle sert au maintien de l'espèce. Par exemple, c'est grâce à l'existence des machines que nous pouvons aujourd'hui trouver beaux des hommes d'une robustesse moindre au point de vue physique, et l'invention du lait maternel artificiel a permis aux hommes d'épouser avec enthousiasme des femmes aux seins inexistant".(1)

Ainsi, en dépit de conceptions étroites et restrictives de la nature féminine et malgré la toute-puissance de l'argument relatif à la "perte de la féminité", est-il possible de mettre en évidence la plasticité même du concept ?

Peut-on en inférer qu'une nouvelle idéologie égalitaire est en train de naître et qu'il y aura désormais autant de garçons à rechercher des formations "féminines" que de filles à se former dans des sections masculines ? Qui se risquerait dès maintenant à en faire le pari ?

(1) - VILAR E. - Pour une nouvelle virilité - Albin Michel - 1977 - p. 167